

tèrèt la marche de mes idées. Ce fut dans ce moment qu'un ecclésiastique, dont j'avais pu depuis longtemps apprécier l'esprit élevé et les vertus chrétiennes, céda aux instances générales et prit la parole. Je n'oublierai jamais l'étrange récit qu'il nous fit avec une heureuse simplicité d'expression que je chercherais en vain à reproduire. C'était alors un homme d'un âge mûr, d'une haute taille et d'une forte organisation ; mais il y avait dans ses traits et dans son maintien une douceur et une humilité qui formaient un contraste remarquable avec la mâle énergie de ses formes physiques. On sentait en le voyant, et surtout lorsque, relevant son noble front, il parlait avec plus de chaleur et d'entraînement que de coutume, que pour arriver à la vertu dont il était en possession, ce vénérable personnage avait dû subir quelque violente lutte avec des passions qu'il avait enfin vaincues. Ce fut en ces termes qu'il s'exprima :

« Vous me permettez de cacher sous le nom d'Olivier, au moins pour quelque temps, le héros de l'histoire que je vais vous raconter. C'était en core un très-jeune homme à l'époque où le culte fut rétabli après les orages de la révolution, et cependant il n'y avait pas dans la ville de Dijon, et dans une grande partie de la province dont elle est la capitale, une réputation plus mauvaise que la sienne. Cette réputation n'était que trop méritée par la conduite désordonnée d'Olivier. Sa famille était riche et influente, et quant à lui, on reconnaissait généralement qu'il joignait à une physionomie heureuse et distinguée, de l'esprit et des connaissances assez rares. Mais Olivier abusait avec une étrange audace de ces dons de Dieu et de ces fruits d'une bonne éducation. Lâché de bonne heure, par la faiblesse de ses parents, à peu près maître de lui-même, il se plongea dans tous les désordres où peut entraîner une imagination vive et hardie, abandonnée à tous ses caprices ; et cependant il y avait au fond de ce cœur jeune, mais déjà brisé par les passions, une vague pensée d'avenir pleine de tristesse et de mélancolie, qui s'emparait souvent de lui au milieu des plus vives folies auxquelles il se laissait facilement entraîner par ses compagnons de débauche. Était-ce donc, ajouta l'ecclésiastique d'une voix plus accentuée, était-ce donc un avertissement secret que la Providence daignait donner à ce coupable jeune homme ? Voici du moins, ajouta-t-il, après un moment de silence durant lequel il parut recueillir d'anciens souvenirs, voici à quelle étrange circonstance il dut d'être ramené dans une voie meilleure.

C'était sur la fin d'un beau jour, d'un jour solennel et mémorable, car pour la première fois, après bien des années de désordres et de profanations, la procession de la Fête-Dieu était sortie de la vénérable église de Saint-Étienne. De longues files de jeunes filles, de jeunes hommes qui précédaient les ministres des autels, avaient circulé dans Dijon sur un chemin semé de fleurs et de verdure. On sait que dans cette admirable solennité l'Église déploie toutes ses pompes ; mais la piété des fidèles, veuve si long-temps de cette imposante cérémonie du culte, avait dépassé dans cette circonstance tout ce que le plus saint enthousiasme peut inspirer de dévouement à des chrétiens. Le ciel permit qu'Olivier et ses amis fussent témoins de la rentrée de la procession dans la cathédrale. Ils revenaient d'une partie de plaisir qui avait eu lieu à quelque distance de la ville. Ils étaient à cheval ;